

À supposer qu'on me demande ici — et, pour la première fois, la supposition est devenue bien réelle — de publier quelques petites choses verbales, que je souhaite sous-entendre « poèmes », dans une collection marquée du sceau de la philosophie ou plutôt de l'« anti-philosophie », je n'aurais pas l'outrecuidance, en commençant à répondre, de m'affirmer des plus à l'aise à me retrouver sous une semblable bannière, qu'elle se réfère ou non (je sais que non) à l'attitude polémique d'un certain XVIII^e siècle, réactionnaire, véhémentement opposé aux Lumières ou même (je sais que oui) à la tarabustante et tabularasante position du tzar Aa Tristan, faible que je suis en outre d'une expérience personnellement douloureuse et désastreuse des textes philosophiques au moment de ma formation initiale — et cela sans vouloir du tout me trouver aujourd'hui revanchard — si bien que ce mode d'investigation de la pensée par la pensée ne peut m'apparaître mien que sous les espèces de rares éclats que je me vois toujours aussi peu capable de relier entre eux dans je ne dirais même pas une doctrine mais simplement dans un ensemble articulé, étant donc entendu que si la lectrice commettait un lapsus de lectrice (dit-on *lapsus oculi* sur le modèle du *linguae* et du *calami* ?) en lisant, plutôt qu'anti-, « ante-philosophie », alors oui, cela, à l'évidence me conviendrait infiniment mieux.

À supposer qu'à propos de lapsus on me demande ici de faire état de l'un d'eux qui concernerait sous ma plume le mot « philosophie » — sur le mode de ceux, *calamachine*, qui me viennent aux doigts sur le clavier depuis des lustres et dont j'ai abondamment parlé ailleurs, je veux dire le « poésir » pour « poésie » et le « théêtre » pour « théâtre » — je ne pourrais pas sans fausseté convoquer un « pensoir » qui me tenterait à cause d'« ouvroir », évidemment, entendu comme substanverbe au même titre que les susdits « théêtre » et « poésir », et pas même un « pensir », qui pas davantage ne m'évoque mon dada du moment : l'interrogation de la pensée dans une forme contrainte, en légère contradiction peut-être avec la provocation de Jacques Roubaud déclarant que « la poésie ne pense pas, ayant bien d'autres choses à faire... » (moi, je comprends que le poésir ne pense pas, n'a pas à penser, avant d'avoir fait tout ce qu'il a à faire de préalable, à savoir le travail de sa forme sensée ou de son sens formel), et sachant pourtant que le lapsus authentique ne tarde pas à forcer tranquillement la porte, sans se presser et sans qu'on ait à le presser au moment de notes furtives, et venir, à l'image de ce que je n'attendais guère, non point par le mot « philosophie », mais par son apocope potachique « philo », qui s'est brusquement présentée, probablement en cela influencé que j'étais par le texte d'orientation de l'éditeur, poète, antiphilosophe et commanditaire, Benoît Casas, sous la forme « pholi ».

À supposer que je me propose ici de lancer sur le papier une suite de lettres mises dans un ordre tel que des mots apparaissent, qu'une phrase s'en construise et que signification s'ensuive à la faveur d'une lecture mobilisant quelqu'un d'autre que moi, je partirais volontiers sur une méditation de la petite catastrophe que constitue l'emmêlement d'un fil (au téléphone, à la pêche ou dans une boîte à couture), situation qui, immanquablement, exaspère le vivant moyen, le conduit à douter d'une des rares certitudes auxquelles il puisse se vouer, à savoir que la matière non-humaine ne peut avoir de libre-arbitre, fût-ce par esprit de contradiction ou de protestation, tandis que, fruit de ladite phrase, la pensée devrait bien pour finir être nouée de telle sorte — et sans rien céder sur la complexité éventuelle — que pour, d'en face, la délier mentalement il ne soit jamais nécessaire de recourir à la technique du bulldozer sur un chantier ou d'Alexandre le Grand à Gordion, mais simplement, face à ce nœud comme face à une phrase filée de bonne substance et de bon rythme, qu'un regard doux, réfléchi, concentré, éduqué, critique, libre, sache faire ce qu'il faut, sans trop d'effort, pour les apprécier, le défaire et la comprendre.

À supposer qu'on me demande ici d'occuper un espace réservé – petit, suffisant – au moyen de quelques lignes et d'une idée derrière la tête, pour ne pas dire une pensée, qui auraient quelque chose à voir avec une activité toute de violence et de délicatesse contre la paresseuse et violente nature, activité dite en langue française « la lecture », je choisirais de ne pas entonner une quelconque déploration sur ce qui serait sa prétendue perte de vitesse et surtout de n'en pas chanter le moins du monde l'éloge autrement qu'en tentant de développer, en amont du moment où tes yeux la parcourent, une bonne phrase, constructible, construite et constructive, une seule phrase bien méandreuse, anastomosée, futile, dont la seule gloire ambitionnée serait de parvenir à ressembler, comme deux gouttes d'eau se ressemblent, à un corps intègre autant que traversé, sûr de lui-même autant que visité, non défensif, c'est-à-dire le contraire du hérisson des départementales qui ne connaîtra jamais de la roue que le côté le pire, et qui finira par s'imposer, notamment par son rythme sans pareil qui ne sera définissable qu'en référence à un autre *À supposer...*

À supposer qu'on me demande ici de dire ce qu'est exactement un « à supposer... », je commencerais à obéir à cette injonction en mentionnant le fait que le premier poème à longue phrase unique que j'ai composé avec ce démarreur (il s'occupait des piquets de hasard ou branches de retenue qu'on trouve sur les rives des cours d'eau et singulièrement après qu'ils ont fini de déborder) n'était pas pensé pour être la première fois de toute une série et moins encore pour fonder une forme, celle que je commence à voir aujourd'hui clairement — je veux dire clairement dans sa petite confusion même, à savoir que si dans la suite j'ai eu recours souvent à des « à supposer... », c'était dans des situations de commande, je dirais même d'enquête : « Nous faisons un numéro spécial sur le thème de *La première fois*, accepteriez-vous d'y contribuer ? » de sorte que cette forme, initialement peut-être imaginée, pour contrer Baudelaire, comme une mise sous contrainte du poème en prose (la phrase est unique, est le vers, est un long monostique de prose que la voix prononçante déroule sans passage à la ligne ou virage en épingle à cheveux), s'enrichit d'un deuxième lieu de la mise en contrainte et en forme, ce deuxième lieu étant celui, disparate, de l'essai, forme dont Littré dit dans son dictionnaire qu'il est un « ouvrage dans lequel l'auteur traite sa matière sans avoir la prétention de dire le dernier mot », et dont il me plaît infiniment qu'elle soit née, mais alors le plus artisanalement comme le plus conceptuellement du monde d'une étreinte de la poésie métrologique et de la réflexion.

À supposer que pour la première fois je me sois mis à réfléchir à *la première fois*, je n'aurai pu cacher mon agacement de voir accolé à cette idée de première fois celle de fois unique, ces deux fois-là contraires étant réunies dans une communauté désastreuse plutôt que choisie, passée sitôt que présente, et que la langue approche par l'adjectif « mort-né » mais que pourtant elle accomplirait mieux par un « né-mort » qu'à l'écran mon correcteur d'orthographe souligne hélas d'une ondulation rouge, situation quasi paradoxale qui, par exemple, conduirait à rajouter un titre impossible à une liste de type perecquien, « titres de films impossibles » : *Titanic, le retour*, la première fois de ce voyage qui est à la fois le premier et le dernier, le voyage né-mort, tandis que je lancerais bien l'idée d'un scénario fixe du roman d'amour (comme il y a « la chambre close » dans le roman policier) qui serait désigné sous le nom de code de « la seule fois de l'amour », et raconterait la vie d'un personnage qui n'aimera qu'une fois, ni plus, ni moins, et qui, avec son amour, ne fera l'amour qu'une fois, ni moins, ni plus, tous les romanciers du monde se sentant le devoir d'écrire leur « seule fois de l'amour » (qu'on considère par conséquent que cet « à supposer... » lance la contrainte sémantique et la série, avis aux amateurs, j'ai le sentiment de nous voir tous ici partir pour un concours comme les marins du Vendée-Globe en le port des Sables d'Olonne), conscient que je suis toutefois que la deuxième, la troisième, la treizième et la énième fois

— de l'amour ou de tout autre chose — ne sont nullement des répétitions sottes, dérisoires ou inévitables, aussi vrai que dans le vers « Je suis hanté. L'Azur ! l'Azur ! l'Azur ! l'Azur ! » aucun des quatre « l'Azur » ne ressemble aux trois autres, en particulier puisqu'ils portent des noms différents : le premier, l'antépénultième, le troisième et l'ultime, Mallarmé qui entre parenthèses aurait été autrement inspiré de proposer : « Je suis hanté, hanté, hanté, hanté : l'Azur. »